

Pankaj Mishra

L'Âge de la colère

Une histoire du présent

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR DOMINIQUE VITALYOS

ZULMA ESSAIS
18, rue du Dragon
Paris VI^e

ZULMA ESSAIS

Tout un monde d'idées

Collection dirigée par Néhémy Pierre-Dahomey

Timothy Morton

La Pensée écologique

Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot

Pankaj Mishra

L'Âge de la colère. Une histoire du présent

Traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos

Titre original :

AGE OF ANGER

© 2017 by Pankaj Mishra.

© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson

www.zulma.fr

*À mes sœurs, Ritu et Poonam, et à leurs enfants,
Aniruddh, Siddharta et Sudhanshu.*

Sommaire

<i>Préface</i>	9
1. Prologue. Conjonctures oubliées	II
2. Défricher un espace. Les vainqueurs de l'Histoire et leurs illusions	53
<i>Notre voie sur l'autoroute du progrès</i> ∙ <i>Une amnésie historique paralysante</i> ∙ <i>Les chantres précoces de la modernité : des parvenus éclairés</i> ∙ <i>Le bon barbare</i> ∙ <i>Radicaux malgré eux</i> ∙ <i>Accédants tardifs à la modernité : traînants amers</i> ∙ <i>Faire aussi bien que son voisin</i> ∙ <i>Du pareil au même</i>	
3. S'aimer à travers les autres. Le progrès et ses contradictions	107
<i>La société universelle d'abondance</i> ∙ <i>Le fou intéressant</i> ∙ <i>Deux visions du progrès</i> ∙ <i>Apprécier les despotes</i> ∙ <i>L'intellectuel, travailleur en réseau</i> ∙ <i>La bonne (et très austère) société</i> ∙ <i>Le frisson de la supériorité morale</i>	
4. Perdre ma religion. Islam, sécularisme et révolution	143
<i>Le destin partagé des modernes</i> ∙ <i>Se faire des ennemis : Islam contre Occident</i> ∙ <i>Barbus contre rasés de près</i> ∙ <i>Civiliser les autochtones</i> ∙ <i>Tête moderne, corps gothique</i> ∙ <i>Une intelligentsia militante</i> ∙ <i>Les imitateurs</i> ∙ <i>Quand le corbeau imite la perdrix</i> ∙ <i>Insurrection pieuse des masses ou encore un peu d'émulation nationale ?</i> ∙ <i>Quand votre identité prend l'eau</i>	

5. Retrouver ma religion	195
I. Un nationalisme débridé	196
<i>La béatification des assassins de Gandhi</i> ∙ <i>Le plus froid des monstres froids</i> ∙ <i>Louis Vuitton à Bornéo</i> ∙ <i>Les premiers jeunes nationalistes en colère</i> ∙ <i>La construction du nationalisme culturel (et ses contradictions structurelles)</i> ∙ <i>Les Goths sur la défensive</i> ∙ <i>Le calme désespoir des provinciaux</i> ∙ <i>Diagnostiquer l'aliénation</i> ∙ <i>Politiser le spirituel</i> ∙ <i>L'attrait de la xénophobie</i> ∙ <i>L'impatience du progrès</i> ∙ <i>Des dieux de substitution</i> ∙ <i>Comment se développer à l'allemande</i> ∙ <i>L'ennemi est à l'intérieur</i> ∙ <i>Détester les modernes tout en aimant le peuple</i> ∙ <i>Les politiques identitaires de l'élite</i>	
II. Visions messianiques	262
<i>L'activisme littéraire</i> ∙ <i>L'échec plus réussi du suprémacisme</i> ∙ <i>La guerre à la médiocrité bourgeoise</i> ∙ <i>Un surhomme pour des pantins</i> ∙ <i>Comment être un homme nouveau</i> ∙ <i>Lire Mazzini à Shangai et à Calcutta</i> ∙ <i>Apprendre des brutes (tout en les exterminant)</i> ∙ <i>Retour vers le futur ?</i>	
6. En quête de la liberté et de l'égalité vraies. L'héritage du nihilisme	327
<i>Le loup solitaire et sa bande</i> ∙ <i>En quête d'humanité</i> ∙ <i>Une rencontre des esprits</i> ∙ <i>Les derniers hommes</i> ∙ <i>Visions du monde souterrain</i> ∙ <i>La première phase du djihad mondial</i> ∙ <i>L'homme du sous-sol émerge</i>	
7. Épilogue. Retrouver la réalité	379
<i>Les derniers hommes prolifèrent</i> ∙ <i>Les guerres du monde intérieur</i> ∙ <i>Thérapie numérique</i> ∙ <i>Tout gravite autour de moi</i>	
Essai bibliographique	409
Remerciements	44I
Index	443

Préface

J'ai commencé à penser à ce livre après les élections indiennes de 2014, quand les électeurs, y compris des amis et connaissances, ont porté au pouvoir des suprémacistes hindous. J'en ai terminé l'écriture pendant la semaine de 2016 où la Grande-Bretagne a voté la sortie de l'Union européenne. Il est parti à l'impression la semaine où Donald Trump a été élu Président des États-Unis. Chacun de ces séismes révélait des lignes de faille qui avaient été à peine remarquées au fil du temps, et qui sillonnaient les vies intérieures comme elles fracturaient les nations, les communautés et les familles. La fréquence de ces chocs sismiques s'est accrue depuis la première publication de ce livre. Des mouvements d'extrême droite fleurissent à travers l'Occident avec le soutien du Président américain lui-même ; et la violence militante depuis longtemps endémique au Proche et Moyen-Orient et en Asie du Sud a atteint les villes d'Europe et d'Amérique. Les pages qui suivent tentent de donner un sens aux sentiments de colère et de ressentiment qui semblent s'être répandus de façon si déroutante ; et elles le font en examinant les conjonctures historiques durant lesquelles ces mêmes émotions volatiles sont devenues politiquement toxiques dans le passé.

I. Prologue

Conjonctures oubliées

Partout les gens attendent un messie, et l'air est lourd des promesses de petits et grands prophètes... Nous partageons tous la même destinée : nous portons en nous plus d'amour et, par-dessus tout, plus d'aspirations que la société d'aujourd'hui n'en peut satisfaire. Nous avons tous mûri pour quelque chose, et il n'y a personne pour récolter le fruit.

— Karl Mannheim (1922)

En septembre 1919, le poète italien Gabriele D'Annunzio, à la tête de deux mille insurgés italiens, occupa la ville de Fiume, sur la côte adriatique. L'écrivain et héros de guerre, l'un des plus célèbres Européens de son époque, voulait depuis longtemps s'emparer de tous les territoires qu'il estimait faire partie de la « Mère Italie ». En 1911, il avait ardemment soutenu l'invasion italienne de la Libye, expédition dont la sauvagerie attisa l'indignation du monde musulman. D'Annunzio voulait tirer parti du chaos de la fin de la Première Guerre mondiale et de la chute de l'homme fort de la région pour concrétiser son rêve : rendre par la violence sa virilité à l'Italie.

Promu au statut de *Duce* de « l'État libre de Fiume », D'Annunzio instaura une politique de rhétorique et de gestuelle

outrancières – la politique en grand apparat. Il adopta le salut bras tendu que les nazis reprendraient plus tard et dessina l'uniforme noir à l'emblème des pirates – tête de mort et os croisés –, entre autres nouveautés. Il n'avait que les mots de martyr, de sacrifice et de mort à la bouche. Benito Mussolini et Adolf Hitler, alors d'obscurs quidams, étudiaient avec soin les discours pseudo-religieux que cet homme au crâne rasé adressait quotidiennement de son balcon à ses « légionnaires » en chemise noire (avant de rejoindre ses partenaires sexuelles du jour).

Des volontaires enthousiastes – adolescents travaillés par la testostérone, mais aussi socialistes sentencieux – venaient parfois de pays aussi lointains que l'Irlande, l'Inde et l'Égypte participer au carnaval de militarisme érotique de Fiume. Pour eux la vie semblait recommencer à zéro, dépouillée de ses règles poussiéreuses. Une existence plus pure, plus belle et plus honnête.

Au fil des mois, tandis que croissaient son appétit sexuel et sa mégalomanie, D'Annunzio s'imagina peu à peu en leader d'un soulèvement international de tous les peuples opprimés. En fait, cet homme de petite taille, d'origine provinciale modeste, parvenu posant à l'aristocrate, ne fut jamais qu'un prophète opportuniste pour désaxés en colère – ceux qui, en Europe, se sentaient parfaitement inutiles dans une société où la croissance économique n'enrichissait qu'une minorité, et où la démocratie semblait être un jeu truqué par les puissants.

Depuis la Révolution française, des hommes avaient, en réponse à leur frustration, élaboré des voies politiques – du nationalisme au terrorisme – entièrement nouvelles. En France, le contraste hideux entre le prestige des ères révolutionnaire et napoléonienne d'une part, et la mesquinerie des

compromis qui s'ensuivirent au nom du libéralisme économique et du conservatisme politique d'autre part, en indignait plus d'un. Alexis de Tocqueville se fit à plusieurs reprises l'avocat d'une grande aventure vivifiante de « domination et de subjugation » du peuple algérien pour créer un empire français en Afrique du Nord. Et la fin du XIX^e siècle vit l'essor rapide d'un démagogue aux propos ineptes, le général Georges Boulanger, porté par le dégoût des masses face aux scandales moraux, revers économiques et défaites militaires, qui fut à deux doigts de s'emparer du pouvoir.

Dans les années 1890, tandis que la première phase de mondialisation économique marquait une accélération, des hommes politiques français xénophobes exigèrent l'instauration du protectionnisme en prenant pour cibles les ouvriers étrangers. En 1893, des Français furieux massacrèrent plusieurs dizaines de journaliers immigrés italiens. Aux États-Unis, les suprémacistes blancs avaient déjà stigmatisé les travailleurs chinois à grand renfort de lois et de rhétorique explicitement racistes qui entendaient, de même que les politiques ségrégationnistes menées contre les Afro-Américains, restaurer la dignité d'un nombre croissant d'« esclaves payés » blancs. En Autriche-Hongrie, des démagogues, faisant des Juifs des boucs émissaires, les accusaient des maux infligés au peuple par les forces anonymes du capitalisme mondial et cherchaient à reproduire la législation anti-immigrés introduite aux États-Unis. À la fin du XIX^e siècle, les rivalités entre Occidentaux pour les territoires d'Asie et d'Afrique mirent en lumière la séduction croissante qu'exerçait la thérapie politique proposée par Cecil Rhodes – « qui veut éviter la guerre civile se doit d'être impérialiste » –, notamment en Allemagne qui, en dépit d'un degré élevé d'industrialisation et de richesses, était le berceau de nombreux mécontents et proto-

impérialistes en colère. À l'aube du ^{XX}^e siècle, alors que le monde traversait la première crise majeure du capitalisme mondial et connaissait la plus grande vague d'immigration internationale de son histoire, des anarchistes et des nihilistes, désireux de briser les entraves anciennes et nouvelles qui emprisonnaient l'individu, se déchaînèrent dans une flambée de violence terroriste. Ils assassinèrent plusieurs chefs d'État, dont un Président des États-Unis (William McKinley) et d'innombrables civils dans des lieux publics fréquentés.

D'Annunzio n'est que l'un des nombreux manipulateurs qui fleurirent dans une culture politique engendrée par la transition de l'Occident vers le capitalisme industriel et la politique de masse à laquelle le poète indien Rabindranath Tagore, lors de son voyage aux États-Unis en 1916, rattachait « une atmosphère lourde et toxique de suspicion universelle, d'avidité et de panique ». En Italie, la bureaucratie envahissante du nouvel État et son indulgence éhontée à l'égard d'une minorité riche rendaient les jeunes, en particulier, plus vulnérables aux fantasmes de violences vengeresses. Le *Manifeste du futurisme*, rédigé en 1909 par le poète Filippo Marinetti, admirateur de D'Annunzio, proclamait :

Nous voulons glorifier la guerre – seule hygiène du monde –, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques et les académies de toutes sortes.

Durant les quinze mois qu'il passa à Fiume, D'Annunzio chercha à soulever les foules par sa mise en pratique de « belles

idées », au mépris de toutes les grandes puissances militaires. L'occupation se termina sans gloire. La Marine italienne bombardra Fiume en décembre 1920, le forçant à évacuer la ville. Mais un véritable mouvement de masse – le fascisme de Mussolini – prit le relais. Le poète impérialiste mourut en 1938, trois ans après l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie, attaque féroce qu'il approuva, comme on pouvait s'y attendre. Aujourd'hui, alors que des extrémistes en rupture venus du monde entier rejoignent des mouvements violents, misogynes et sexuellement transgressifs, et qu'ailleurs les cultures politiques ploient sous l'assaut de démagogues, la sécession – morale, intellectuelle, esthétique aussi bien que militaire – de D'Annunzio divorçant d'une société manifestement incorrigible nous apparaît comme un tournant critique de l'histoire de notre présent, comme une des nombreuses conjonctures instructives que nous avons oubliées.

Une violence sauvage se déchaîne depuis quelques années sur une vaste étendue de territoires : guerres en Ukraine et au Moyen-Orient, attentats-suicides en Belgique, au Xinjiang, au Nigeria, en Turquie, insurrections du Yémen à la Thaïlande, massacres à Paris, en Tunisie, en Floride, à Dacca et à Nice. Les guerres conventionnelles entre États sont éclipsées par les guerres entre terroristes et contre-terroristes, insurgés et contre-insurgés. Il se livre aussi des guerres économiques, financières et cybernétiques, des guerres de l'information et via l'information, des guerres pour le contrôle du marché et du trafic de la drogue et des guerres entre milices urbaines et groupes mafieux. Peut-être les historiens de demain décèleront-ils rétrospectivement dans ces destructions non coordonnées le commencement d'une Troisième Guerre mondiale – la plus étrange, la plus longue de toutes, et qui

s'apparente, dans son ubiquité, à une guerre civile mondiale.

De toute évidence, des forces plus complexes que lors des deux grandes guerres précédentes sont à l'œuvre. La violence, dont l'exercice ne se limite pas aux champs de bataille ou aux lignes de front, est ressentie comme endémique et incontrôlable. Trait singulier, les belligérants les plus visibles – les terroristes – sont difficiles à identifier.

Les attentats perpétrés contre les villes occidentales depuis le 11 septembre ont soulevé chaque fois les mêmes questions : « Pourquoi nous haïssent-ils ? » et « Qui sont-ils ? ». Avant l'arrivée de Donald Trump à la présidence des États-Unis, Daech avait déjà instillé un sentiment de crise sans précédent en Occident avec ses victoires militaires éclairs, sa brutalité exhibitionniste et son pouvoir de séduction instantanée sur une partie de la jeunesse urbaine d'Europe et d'Amérique du Nord.

Cette organisation islamiste semble poser à de nombreuses personnes des questions encore plus compliquées que le faisait Al-Qaida. Ainsi, pourquoi est-ce la Tunisie, la plus occidentalisée des sociétés musulmanes, à l'origine du Printemps arabe, qui, parmi quatre-vingt-dix pays, a envoyé le contingent le plus important de djihadistes en Irak et en Syrie ? Pourquoi des dizaines de femmes britanniques, incluant des jeunes filles d'un haut niveau de scolarité, ont-elles rejoint le mouvement, alors qu'elles savaient que les hommes de Daech réduisent en esclavage des fillettes de moins de dix ans, les violent et décrètent que les musulmanes doivent se marier entre neuf et dix-sept ans et vivre une vie de recluse ?

« Il nous faut admettre que nous sommes non seulement horrifiés, mais confondus », écrit un auteur anonyme de la *New York Review of Books*, revue anglo-américaine de premier plan visant un lectorat d'intellectuels. Et il ajoute : « Rien

depuis le triomphe des Vandales en Afrique du Nord romaine n'est apparu aussi soudain, incompréhensible et difficile à inverser. »

De certains comptes rendus du terrorisme centrés sur l'islam ont découlé une interminable « guerre mondiale contre le terrorisme » et des politiques non moins énergiques – ou chimériques – qui entendent encourager les « musulmans modérés » à « prévenir l'extrémisme » et à « réformer l'islam ». Il s'avère que les élites politiques occidentales, incapables d'en finir avec leur manie de tracer des frontières dans le sable, de provoquer des changements de régimes et de refaçonner les *mœurs** locales, ne semblent savoir ni ce qu'elles font ni ce qu'elles font advenir.

Elles contrebalancent leur perte de sang-froid face au défi politique du terrorisme en surréagissant, en lançant des campagnes militaires, le plus souvent sans consultation préalable des populations effrayées et, tout en appuyant des dirigeants despotiques, dissertent à n'en plus finir sur leurs propres « valeurs » supérieures. Cette rhétorique fusionne aujourd'hui avec la haine suprémaciste blanche – exploitée avec profit par Trump – des immigrés, des réfugiés et des musulmans (et souvent, de ceux qui n'en ont que « l'air »). Pendant ce temps, partout dans le monde, de jeunes meurtriers amateurs de selfies répliquent aux bombes jetées du ciel par une chorégraphie de massacres au sol laissant confondus les zélés d'un « extrémisme » pur et dur.

Comment nous sommes-nous enfermés dans cette *danse macabre** ? De nombreux lecteurs se rappelleront la période pleine d'espoir qui a suivi la chute du mur de Berlin en 1989. Avec l'écroulement du communisme soviétique, le triomphe universel du capitalisme et de la démocratie libérale paraissait assuré. L'alliance entre économie de marché et droits de

l'homme semblait la formule adéquate pour les milliards de gens qui cherchaient à secouer le joug d'une pauvreté avilissante et de l'oppression politique. En ces temps d'innocence, les termes « mondialisation » et « Internet » inspiraient plus d'espoir que d'anxiété tandis qu'ils s'installaient dans le langage courant.

Des conseillers américains se précipitaient à Moscou pour faciliter la transition de la Russie vers la démocratie libérale. La Chine et l'Inde commençaient à ouvrir leur économie au commerce et à l'investissement internationaux. De nouveaux États-nations et de nouvelles démocraties fleurissaient en Europe, en Asie et en Afrique. L'Union européenne élargie voyait le jour. On déclarait la paix en Irlande du Nord. Nelson Mandela mettait un terme à sa longue marche vers la liberté. Le Dalaï-Lama apparaissait dans les spots publicitaires *Think Different* (« Pensez autrement ») d'Apple et la libération du Tibet semblait imminente.

Durant les deux dernières décennies, même les élites de pays précédemment socialistes en sont venues à défendre l'idéal de libéralisme cosmopolite d'une société marchande universelle, constituée d'individus rationnels servant leurs propres intérêts, qu'avait prôné dès le XVIII^e siècle des penseurs des Lumières tels que Montesquieu, Adam Smith, Voltaire et Kant. Et de fait, nous vivons aujourd'hui dans un vaste marché mondial homogène où les êtres humains sont programmés pour optimiser leurs intérêts individuels et pour aspirer tous aux mêmes satisfactions, quelle que soit la diversité de leur contexte culturel ou de leur personnalité. L'humanité semble plus éduquée, maillée et prospère qu'à n'importe quelle autre période de son histoire. La santé et le confort se sont améliorés, quoique de façon inégalitaire. La misère économique a reculé, même dans les régions les plus pauvres

de la Chine et de l'Inde. Intelligence artificielle, robotique, drones, cartographie du génome humain, manipulations génétiques, clonage, exploration approfondie de l'espace, ressources supplémentaires d'énergie par extraction du gaz de schiste : une nouvelle révolution scientifique a vu le jour. Mais la civilisation universelle promise – dont l'harmonie devait naître d'une combinaison de droit de vote, d'accès pour tous à tous les secteurs de l'éducation, de croissance économique stable, d'initiatives privées et d'évolution individuelle – n'est pas advenue.

La mondialisation – caractérisée par les capitaux errants, les communications accélérées et les mobilisations rapides – a affaibli partout les formes anciennes de l'autorité, qu'il s'agisse des démocraties sociales d'Europe ou des despotismes arabes, et produit un bataillon de nouveaux acteurs internationaux imprévisibles, des nationalistes anglais et chinois à Boko Haram en passant par les pirates somaliens, les trafiquants d'êtres humains et les cyber hackers anonymes. Les ondes de choc engendrées par la crise financière de 2008, le Brexit et l'élection présidentielle de 2016 aux États-Unis confirment la justesse de la réflexion d'Hannah Arendt lorsqu'elle écrivait en 1968 : « Pour la première fois dans l'histoire universelle, tous les peuples de la terre ont un présent commun. » À l'ère de la mondialisation, poursuivait-elle, « chaque pays est devenu le voisin presque immédiat de chacun des autres et chaque homme éprouve le choc d'événements qui ont lieu de l'autre côté du globe ».

Les esprits pernicious de Daech ont dépensé une énergie formidable pour tirer profit de ce monde interdépendant. Internet est devenu entre leurs mains un outil de propagande au service du djihad mondial d'une efficacité catastrophique. Les démagogues de tous calibres, de Recep Tayyip Erdoğan

en Turquie à Narendra Modi en Inde, Marine Le Pen en France et Donald Trump aux États-Unis, exploitent les foyers de cynisme, d'ennui et de mécontentement qui couvent dans leurs pays respectifs.

La Chine, qui pourtant soutient l'économie de marché, semble plus éloignée que jamais de la démocratie, et plus proche du nationalisme expansionniste. L'expérience de libéralisation capitaliste des marchés en Russie a engendré un régime kleptocrate et messianique. En Pologne et en Hongrie, elle a porté au pouvoir des régimes explicitement antisémites. Une révolte contre la mondialisation et ses bénéficiaires a abouti à la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union européenne, condamnant cette dernière à un déséquilibre encore plus profond, peut-être même à la mort. Dirigeants autoritaires, répercussions antidémocratiques et extrémisme de droite déterminent les politiques de l'Autriche, de la France et des États-Unis comme de l'Inde, d'Israël, de la Thaïlande, des Philippines et de la Turquie.

L'incitation à la haine contre les immigrés, les minorités et diverses catégories d'« autres » a aujourd'hui pignon sur rue même en Allemagne, dont la politique et la culture post-nazies étaient fondées sur le principe du « plus jamais ça ». Des individus écumant de haine et de malveillance, tels, aux États-Unis, les candidats principaux aux primaires des Républicains qui traitaient de « violeurs » les immigrés mexicains et comparaient les réfugiés syriens à des « chiens enragés », sont devenus monnaie courante dans les médias traditionnels et les nouveaux médias. Dans la succession incessante des mutineries et des massacres ethniques ou subethniques, on trouve des anachronismes et des nouveautés singulières : guérilleros maoïstes en Inde, moines qui s'immolent par le feu au Tibet, épurateurs ethniques bouddhistes à Sri Lanka et au Myanmar.

Nos sens sont continuellement assaillis par des images et des bandes sonores macabres en ces temps de colère. Le seuil d'atrocité n'a cessé de s'abaisser depuis la première décapitation télévisée (en 2004, au moment où l'Internet haut débit faisait son apparition dans les foyers des classes moyennes), celle en Irak d'un otage occidental revêtu pour la circonstance de la combinaison orange de Guantánamo. Mais le racisme et la misogynie qui s'affichent couramment sur les réseaux sociaux ainsi que la démagogie qui suinte des discours politiques révèlent aujourd'hui au grand jour « une puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions », selon les termes de Nietzsche parlant des « hommes du *ressentiment** ».

Une panique latente couve, qui ne ressemble pas à la peur centralisée qu'inspire le pouvoir despotique. C'est plutôt le sentiment, engendré par les médias d'information et amplifié par les réseaux sociaux, que tout peut arriver à n'importe qui, n'importe où et à tout moment. L'impression que tout s'accélère et échappe à notre contrôle est aggravée par la réalité du dérèglement climatique qui nous renvoie l'image d'une planète assiégée par nous-mêmes.

Ce livre aborde la crise universelle sous un angle radicalement différent de celui de l'explication aussi épuisante qu'absurde de l'islam et de l'extrémisme religieux. Il postule que le désordre politique, économique et social sans précédent qui a accompagné l'essor de l'économie capitaliste industrielle en Europe au XIX^e siècle, conduisant à des guerres mondiales, à l'instauration de régimes totalitaires et à un génocide dans la première moitié du XX^e siècle, contamine à présent de bien plus vastes régions et des populations plus importantes. Et que, d'abord exposées à la modernité par le biais de l'impéria-

lisme européen, de grandes parties de l'Asie et de l'Afrique plongent aujourd'hui elles-mêmes plus profondément dans l'expérience décisive de cette modernité.

La portée de cette crise universelle déborde de loin la question du terrorisme ou de la violence. Ceux qui rabâchent la théorie d'un choc des civilisations qui opposerait l'Islam à l'Occident et la religion à la raison sont incapables d'expliquer bon nombre de maux politiques, sociaux et environnementaux. Même les champions de cette thèse trouveraient peut-être avantage à reconnaître, sous la rhétorique quasi religieuse, les affinités intellectuelles et psychologiques profondes que les aficionados islamiques véhéments du Califat de Daech partagent avec D'Annunzio et un grand nombre de radicaux laïques aussi ostentatoires qu'eux, du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle : les esthètes qui glorifiaient la guerre, la misogynie, la pyromanie ; les nationalistes qui accusaient les Juifs et les libéraux de cosmopolitisme sans racine et célébraient la violence irrationnelle ; les nihilistes, anarchistes et terroristes qui fleurissaient sur presque chaque continent ; le tout sur fond d'alliances politico-financières commodes, de crises économiques dévastatrices et d'inégalités obscènes.

Nous devons revenir sur les convulsions de cette époque afin de comprendre les temps de colère que nous traversons. Car les Français qui ont fait sauter des salles de concert, des cafés et la Bourse de Paris à la fin du XIX^e siècle, ainsi que la feuille anarchiste qui appelait à « détruire l'ancre » (un music-hall de Lyon) où « la fine fleur de la bourgeoisie et du commerce » se retrouvait après minuit, ont plus de points communs qu'on l'imagine avec les jeunes citoyens européens inspirés par Daech qui ont massacré près de deux cents personnes dans un concert de rock, des cafés et des restaurants

à Paris en novembre 2015.

De nombreux éléments de notre expérience entrent en résonance avec le vécu des gens du XIX^e siècle. Des nationalistes allemands, puis italiens, appelaient à la « guerre sainte » plus de cent ans avant que le mot « djihad » entre dans le langage courant et, tout au long du siècle, de jeunes Européens rallièrent des croisades politiques dans des endroits reculés, déterminés à mourir pour la liberté. Le messianisme révolutionnaire – soit d’une solution définitive et mondiale, conception du parti sur le modèle de la secte, avec ses croyants et un héros semi-divin pour dirigeant révolutionnaire – prospéra parmi les étudiants russes, horrifiés par la cruauté et l’hypocrisie des Romanov qui les gouvernaient. Comme aujourd’hui, l’impression humiliante d’être soumis à une élite arrogante et perfide était largement répandue, sans considération de nationalité, de religion ou de race.

L’Histoire est cependant loin de se répéter, en dépit de nombreuses similitudes avec le passé. Notre situation, en cette ère d’individualisme mondial effréné, est unique et plus fâcheuse encore, ses dangers plus diffus et imprévisibles.

Des mouvements de masse comme le nazisme, le fascisme et le communisme, qui affirmaient avoir mis en œuvre des moyens innovants pour mobiliser les énergies collectives, ont conduit aux guerres, au génocide et aux tyrannies de la première moitié du XX^e siècle. En Occident et en Russie, de toute évidence, le projet de fonder une société parfaite sur l’effort collectif et le pouvoir étatique a vécu. Plus significativement, cet idéal est presque absent des puissances émergentes telles que la Chine et l’Inde, et partout miné par l’individualisme de type selfie, même parmi les bâtisseurs fanatiques du Califat au Moyen-Orient.

Dans un déplacement de perspective mondial et largement sous-estimé, un grand nombre d'hommes et de femmes s'appréhendent aujourd'hui dans la vie publique comme des individus pourvus de droits, de désirs et d'intérêts, même s'ils ne vont pas jusqu'à penser, avec Margaret Thatcher, que « la société, ça n'existe pas ». Depuis 1945, dans la plupart des États-nations souverains, on a choisi la croissance économique planifiée et protégée en vue d'améliorer le niveau de vie au sens large, et d'atteindre des objectifs plus spécifiques comme l'égalité des sexes. Depuis la chute du mur de Berlin qui a marqué les débuts de l'ère de la mondialisation, la vie politique retentit sans discontinuer d'exigences illimitées de libertés et de satisfactions individuelles.

Au début des années 1990, une révolution démocratique des aspirations – du type de celle dont Tocqueville témoignait avec de sombres prémonitions aux États-Unis au début du XIX^e siècle – a balayé le monde, éveillant des soifs de richesse, de statut et de puissance qui sont venues s'ajouter aux désirs ordinaires de stabilité et de contentement, dans les circonstances les moins favorables. L'ambition égalitaire s'est libérée du carcan des vieilles hiérarchies – caste en Inde, classe en Grande-Bretagne. La culture de l'individualisme est devenue universelle, empruntant des voies que Tocqueville n'aurait pu imaginer, ni même Adam Smith, premier à avoir théorisé une « société commerçante » d'individus cherchant à satisfaire leurs propres intérêts.

L'emphase sur les droits individuels a fait progresser la conscience de la discrimination sociale et de l'inégalité des sexes. Dans de nombreux pays aujourd'hui, il existe une tolérance beaucoup plus grande pour les orientations sexuelles différentes. Les implications politiques de cet individualisme révolutionnaire sont cependant beaucoup plus ambiguës. Les

crises des périodes récentes ont mis au jour des manquements considérables dans la concrétisation des idéaux d'expansion économique illimitée et de création de richesse personnelle. La plupart des « individus » nouvellement créés se débattent dans des communautés politiques et sociales piètrement imaginées et/ou des États à la souveraineté vacillante. Non seulement, comme le mentionnait Tocqueville dans un autre contexte, ils souffrent du fait que « les liens, soutiens et restrictions traditionnels ont été abandonnés en même temps que les garanties qu'ils apportaient sur la valeur et l'identité personnelles », mais leur isolement est renforcé par le déclin ou la perte des idéologies post-coloniales de construction de nations et par la mise au rebut de la démocratie sociale par les élites technocratiques mondialisées.

Ainsi, des personnes aux passés très différents se retrouvent entraînées par le capitalisme et la technologie dans un présent commun où de grossières inégalités dans la répartition des richesses et du pouvoir ont créé de nouvelles hiérarchies humiliantes. Cette proximité, qu'Hannah Arendt appelle « solidarité négative », engendre chez eux une forme de claustrophobie que viennent accentuer la communication numérique, une plus grande capacité de comparaison envieuse, génératrice de rancœurs, et la quête ordinaire – donc compromise – de distinction et de singularité.

Dans le même temps, les contradictions ravageuses d'un système économique dynamique, qui se firent sentir d'abord dans l'Europe du XIX^e siècle – bouffées d'innovation technologique et de croissance d'un côté, exploitation systémique et appauvrissement généralisé de l'autre – sont devenues évidentes partout. Bon nombre de ces chocs de la modernité étaient jadis amortis par les structures sociales héréditaires – famille et communauté – ainsi que par les aides de l'État-pro-

vidence. Aujourd'hui, dans un contexte de compétition accélérée et d'inégalités accrues – qui favorise l'impression qu'il n'existe ni société ni État, mais seulement la guerre de tous contre tous –, les individus y sont directement exposés.

Leurs droits naturels et imprescriptibles à la vie, à la liberté et à la sécurité, déjà mis à mal par une inégalité profondément enracinée, sont menacés par le dysfonctionnement politique, la stagnation économique et, dans les zones qu'affecte le dérèglement climatique, par une rareté des biens et une souffrance caractéristiques des économies prémodernes. Le résultat, ainsi que le redoutait Hannah Arendt, est « un terrible accroissement de la haine mutuelle et une irascibilité à peu près universelle de chacun à l'égard de tous », le *ressentiment**. Cette réaction négative à l'existence de l'autre, où l'envie se mêle à une impression d'humiliation et d'impuissance, s'étend et s'approfondit. Empoisonnant la société civile et sapant la liberté politique, le *ressentiment** fait pencher la balance universelle vers l'autoritarisme et les formes toxiques de chauvinisme.

La perplexité des individus mondialisés et hypersocialisés que nous sommes est d'autant plus grande qu'aucun avertissement légal n'était attaché à la promesse d'amélioration du monde qui nous avait été faite aux lendemains exaltants de la chute du mur de Berlin. Personne ne savait encore que les sociétés organisées en vue de l'interaction des intérêts individuels pouvaient sombrer dans le tribalisme dément ou la violence nihiliste. Les puissants et les influents tenaient pour acquis qu'une fois le socialisme mort et enterré, les entrepreneurs dynamiques du marché libre garantiraient au monde croissance économique rapide et prospérité, et que les sociétés d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique allaient devenir,

comme l'Europe et l'Amérique du Nord, plus laïques et rationnelles à mesure que s'accélérait cette croissance.

Selon une version orthodoxe du libéralisme, qui s'est durcie avec le discrédit définitif des régimes communistes en 1989, les gouvernements devaient désormais lâcher la bride aux entrepreneurs privés et cesser de subventionner les pauvres et les oisifs. L'expérience longue et complexe des économies fortes européennes, nord-américaines et est-asiatiques – avec de longues périodes de nationalisme économique et, de la part de l'État, des interventions sur les marchés, le soutien stratégique de certaines industries ainsi que des investissements conséquents dans la santé et l'éducation – a cédé la place à une nouvelle histoire triomphaliste de la libre entreprise. Certaines organisations non gouvernementales et la Banque mondiale pensaient que la grande majorité de la population du globe en lutte constante pour sa survie se rapprocherait du niveau de vie de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord pour peu que les pays concernés libéralisent leur économie et adoptent une vision du monde moins hostile à la poursuite du bonheur individuel. Lors d'un discours qu'il prononça à New York en 1990 devant un think tank politiquement marqué à droite, V. S. Naipaul résuma cette foi dans l'occidentalisation mondiale en considérant la « poursuite du bonheur » par des initiatives individuelles comme la quête la plus haute et définitive de l'homme. « Je trouve merveilleux qu'après deux siècles et les années d'horreur qui ont entaché le début de celui-ci, cette idée – d'abord simple mention inscrite au préambule de la Constitution des États-Unis – ait mûri et essaimé pour devenir universelle. » La passion nord-américaine pour le bonheur « ne peut engendrer de fanatisme, assura Naipaul à son public d'America First, et les systèmes plus rigides, même religieux, finissent par être

balayés ».

Durant la « longue lutte » menée contre l'Union soviétique, des visions de ce type, du monde non occidental convergeant progressivement vers la perspective libérale-démocratique de l'Occident, offrirent une opposition bienvenue au programme communiste de révolution violente. Pendant les quelques années qui suivirent la fin de la guerre froide, leur concrétisation, comme le laisse entendre l'assurance de Naipaul, parut même possible. Mais les projets de convergence vers le modèle occidental négligeaient invariablement de prendre en considération l'extrême brutalité avec laquelle l'Occident était entré dans la modernité politique et économique.

Violence à grande échelle, déracinement, destructions, tels étaient les maux qui ont accompagné la première phase d'une expérience humaine sans précédent en Europe et aux États-Unis. Ainsi que l'ont écrit Marx et Engels dans le *Manifeste du Parti communiste* (1848), avec plus d'excitation que de chagrin, dans l'époque moderne, révolutionnée par un marché débridé, « tous les rapports sociaux traditionnels et figés, avec leur cortège de croyances et d'idées admises et vénérées, se dissolvent [...]. Tout ce qui était solide et stable est ébranlé, tout ce qui était sacré est profané ». Les esprits les plus sensibles du XIX^e siècle, de Kierkegaard à Ruskin, reculaient devant une modernisation de cette ampleur, bien qu'ils n'en eussent pas toujours reconnu la face la plus sombre : colonialisme rapace et guerres sauvages en Afrique, institutionnalisation des préjugés (l'antisémitisme par exemple), peur panique, largement répandue et aggravée par la pseudoscience, de ce

que Theodore Roosevelt appelait le « suicide de la race ».

Vers la fin du XIX^e siècle, les classes dirigeantes européennes et japonaise commencèrent à répliquer aux dommages et aux ruptures du marché mondial en exhortant à l'unité face aux menaces intérieures et extérieures, inventant de nouvelles fables sur le thème de la solidarité ethnique et religieuse, et déployant un nationalisme militariste au nom de ce qu'elles présentaient comme la lutte pour l'existence. Dans la première moitié du XX^e siècle, les nazis et les fascistes ne furent pas les seuls à épouser, tout en les modernisant avec frénésie, les théories du darwinisme social. Lesquelles étaient défendues partout en Europe et en Amérique du Nord, ainsi que par les élites instruites et les classes montantes de Turquie, d'Inde et de Chine.

À l'orée des années 1940, les nationalismes rivaux d'Europe se trouvèrent impliqués dans les plus barbares des guerres et des crimes de l'histoire des hommes contre des minorités religieuses et ethniques. Ce n'est qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale que, essentiellement sous la pression économique et militaire des États-Unis, les puissances européennes durent imaginer entre elles des rapports politiques et économiques moins antagonistes, qui menèrent à la décolonisation et à la création de l'Union européenne.

Pourtant, il n'a presque jamais été souligné au cours des dernières décennies que l'évolution de la modernisation était en grande partie une histoire de carnage et de chaos plutôt que de convergence pacifique, et que la politique de violence, d'hystérie et de désespoir n'était pas l'apanage de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste ou de la Russie communiste. L'expérience exceptionnelle de croissance économique soutenue et de démocratie sociale vécue par l'Europe après 1945 rejette dans l'ombre des ruptures plus profondes et des trauma-

tismes plus durables. Les récits édulcorés célébrant la façon dont les Lumières, ou la Grande-Bretagne ou l'Occident ont fait le monde moderne parquent les deux Guerres mondiales en quarantaine dans un enclos séparé. L'interprétation dominante de l'histoire de l'Europe isole stalinisme, fascisme et nazisme en les qualifiant d'aberrations monstrueuses.

Le totalitarisme, avec ses dizaines de millions de victimes, a été tenu pour une réaction malveillante à une tradition bienveillante des Lumières, pétrie de rationalisme, d'humanisme, d'universalisme et de démocratie libérale – tradition considérée comme la norme et exempte de problèmes intrinsèques. Il était de toute évidence trop déroutant de reconnaître que les politiques totalitaires cristallisaient les courants idéologiques (racisme scientifique, nationalisme chauvin, impérialisme, technicisme, politiques esthétisées, utopisme, ingénierie sociale, lutte violente pour l'existence) qui circulaient à travers toute l'Europe à la fin du XIX^e siècle.

Cette indifférence étrange vis-à-vis d'un passé à multiples facettes, la fixation occidentale sur le totalitarisme lors de la guerre froide et une surenchère de la mentalité « Occident-contre-tout-le-reste » depuis le 11 septembre 2001 expliquent pourquoi les temps de colère actuels provoquent une peur et une perplexité d'une ampleur absurde. Comme le résume le contributeur anonyme de la *New York Review of Books*, l'Occident « ne déploiera jamais assez de connaissances, de rigueur, d'imagination et d'humilité pour saisir le phénomène Daech ».

Le dysfonctionnement des institutions démocratiques, les crises économiques et les manœuvres pour inciter les citoyens mécontents et effrayés à épouser des politiques racistes en Europe occidentale et en Amérique du Nord révèlent à présent dans toute leur étendue la précarité et la singu-

larité de l'équilibre qui y a prévalu entre 1945 et 2000. S'est aussi révélé au grand jour à quel point les projets d'expansion et d'accomplissement humains proposés par les libéraux et technocrates de gauche, de droite ou du centre ignoraient les facteurs contraignants que sont l'espace géographique, les ressources naturelles non renouvelables et les écosystèmes fragiles. Il y a quelques années encore, les décideurs prenaient à la légère – dans le meilleur des cas – ce genre de contraintes et envisageaient encore moins que la croissance industrielle et la consommation accélérée pussent déboucher sur un dérèglement climatique.

Sans surprise, les religions modernes de salut séculier ont scié la branche sur laquelle elles s'étaient assises – la certitude d'un futur matériellement supérieur. C'est justement cette confiance sous-jacente en l'avenir, partie intégrante de la réflexion politique et économique moderne, qui fait défaut aujourd'hui, surtout chez ceux qui n'ont jamais été aussi bien lotis. L'Histoire semble soudain ouverte à tous les vertiges, comme Henry James le ressentait lorsque la guerre éclata en 1914, confronté à la possibilité que les progrès tant vantés du XIX^e siècle n'aient été qu'une illusion pernicieuse : « La vague qui nous portait, disait-il, ne s'est jamais dirigée que vers *ceci*, son grandiose Niagara. »